Patrick Charaudeau. — *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris : Vuibert, 256 pages (23 €).

Hugues De Chanay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corpus/320>

DOI : 10.4000/corpus.320

ISSN : 1765-3126

Éditeur

Bases ; corpus et langage - UMR 6039

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 207-213

ISSN : 1638-9808

Référence électronique

Hugues De Chanay, « Patrick Charaudeau. — *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris : Vuibert, 256 pages (23 €). », *Corpus* [En ligne], 4 | 2005, mis en ligne le 05 septembre 2006, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/320> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/corpus.320>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Patrick Charaudeau. — *Le discours politique. Les masques du pouvoir.* Paris : Vuibert, 256 pages (23 €).

Hugues De Chanay

- 1 À partir d'une analyse de portée générale du *discours politique* en tant que tel (dont l'auteur s'efforce de préciser théoriquement la nature, les fonctions, les contraintes, les procédés), c'est à la fois à une réflexion sur la *construction des identités*, tant individuelles que collectives, et à un *diagnostic* prudent sur l'évolution de la médiation politique – indispensable à la cohésion minimale du « vivre ensemble » qui fait la société – dans le monde contemporain (occidental essentiellement), et corrélativement sur celle de nos identités, que se livre P. Charaudeau. Ainsi les « masques du pouvoir », sous-titre de l'ouvrage, ne sont-ils pas des paravents d'activités ni de motivations occultes qu'il s'agirait de démasquer, mais, comme sur une scène de théâtre, des figures chargées de rendre lisibles et signifiants des discours, des actions, des acteurs, cet ensemble ne dissimulant pas la réalité politique, mais la constituant. De là l'importance centrale accordée, dans l'ouvrage, à la question de l'*ethos*¹ (images des acteurs politiques construites dans et par leur discours), ainsi qu'à celle des imaginaires auxquels ces masques donnent accès – sortes de passeurs qui font que la réalité prend collectivement sens.
- 2 Le propos, pour être fondamental, n'est pas pour autant abstrait, la connaissance approfondie que l'auteur manifeste, ici comme dans ses précédents ouvrages, tant du discours politique que des médias, lui permettant de l'illustrer d'exemples judicieux, d'une manière que l'on pourra peut-être trouver parfois parcimonieuse (pp. 168-175, sur l'imaginaire de la modernité), parfois trop « orientée » si l'on exige de l'analyste (mais est-ce toujours nécessaire, et même possible ?) qu'il soit extérieur à ce qu'il étudie (bien avant que l'auteur ne se réclame d'un « socialisme réformiste » – pp. 235, n. 525 – on l'a plus ou moins deviné au choix de ses exemples et à leur commentaire), ou trop sélective (en grande partie franco-française, et masculine²), mais qui n'en est pas moins réelle. Quant à la composition d'ensemble, l'ouvrage est conçu de manière

harmonieuse et claire, en quatre grandes parties qui s'enchaînent très logiquement, suivies d'un bilan d'une cinquantaine de pages qui soulèvent la question de la « dégénérescence du politique », diagnostic courageusement porté, mais que l'auteur n'entend pas partager sans réserve.

- 3 La première partie, consacrée à définir le *discours politique*, le situe d'emblée dans un cadre praxéologique qui noue le langage à l'action, l'auteur situant sa position théorique par rapport à celles de M. Weber, H. Arendt, J. Habermas, et rappelant que si l'on gouverne dans la sphère du possible, on fédère dans celle du souhaitable : intermédiaire entre les valeurs promues et les actions effectuées, le discours politique est ainsi l'espace de persuasion qui construit et entretient la légitimité du faire politique. C'est là une sorte de contrat fondateur qu'explicite la deuxième partie, en décrivant le dispositif de communication où s'exerce la parole politique, et les stratégies qu'elle adopte par voie de conséquence, ayant un enjeu de légitimation. Cet enjeu occasionne bien entendu des dérives : le risque n'est pas nul que le jeu des médiations se réduise à un pur spectacle, et la politique à une manipulation d'opinion ; il est logé au cœur même du politique, sans être pour autant son aboutissement nécessaire. Par nature, le jeu politique est en tension permanente entre la perversité et le « mentir vrai » (formulation reprise d'Aragon : voir p. 65, p. 83), le « vrai-semblant » pouvant conduire aux faux-semblants. En tous les cas, les valeurs ne pouvant être collectivement partagées que par la médiation symbolique, il n'est en la matière point d'être sans (ap)paraître – et point d'identité sans masque. D'où la question centrale de l'image des acteurs politiques, à laquelle se consacre la troisième partie, l'un des deux « plats de résistance », à nos yeux, de l'ouvrage.
- 4 Le concept central est ici celui d'*ethos*, emprunté à la rhétorique : ce qui n'est pas un hasard, mais répond au rôle prépondérant que P. Charaudeau accorde à l'affect dans l'adhésion à des valeurs, que les hommes politiques doivent, véritablement, incarner. Sans l'explicitier toujours, Charaudeau développe ici sur l'*ethos* des vues originales, en l'étendant à l'*actio* là où on le cantonne habituellement à l'*inventio*, en prenant en compte à la fois l'*ethos* préconstruit et l'*ethos* construit, et surtout en redonnant sa pertinence (voire la première place) au sujet parlant empirique, là où il est habituellement, dans la lignée de Ducrot, évacué : ainsi dit-il de J.-M. Le Pen qu'il « construit son *ethos* aussi bien par son corps massif, son comportement physique, sa voix d'orateur tonitruant, la mise en spectacle de ses apparitions, ses propos qui interpellent, invectivent, injurient l'adversaire, que par ses idées dont le contenu est conforme à l'image de puissance qu'il veut se donner » (p. 91). C'est une sémiotique multimodale de l'*ethos* politique qui est ici défendue, qui a ses signifiés (l'auteur distingue des « *ethos* de crédibilité » et des « *ethos* d'identification ») et ses signifiants (les « procédés expressifs »), parmi lesquels, au premier rang, différents types de *vocalité* (p. 130 *sqq.*)³. Une des nombreuses questions lancinantes en matière d'*ethos* est celle de l'inventaire des unités pertinentes : si P. Charaudeau signale la difficulté pour les signifiants (p. 90 : « il n'y a pas de marqueurs spécifiques de l'*ethos* » – d'où leur caractère polysémiotique), sans pour autant poser vraiment le problème – on ne sait pas par quelles voies il a été amené à distinguer un « parler fort », un « parler local », etc. –, on peut regretter qu'il ne le fasse pas pour les signifiés et qu'il n'explicite pas comment émergent les regroupements effectués (*ethos* de « sérieux », de « vertu », de « compétence » ; *ethos* de « puissance », de « caractère », d'« intelligence », d'« humanité », de « chef », de « solidarité » : comment établir, comment limiter l'inventaire ?). Quoi qu'il en soit, une classification est proposée, et l'on ne peut que

s'en féliciter (et essayer de s'en servir). Elle est d'ailleurs loin d'être caricaturale : l'auteur attire à de maintes reprises l'attention sur le fait que la plupart des qualités d'ethos sont ambivalentes (p. ex. intelligence / ruse, compassion / faiblesse, culture / frivolité, etc.), susceptibles de tourner à la faveur ou à la défaveur de l'orateur, et leurs effets largement imprévisibles (dépendant des auditoires, et des circonstances).

- 5 La quatrième partie, après avoir fait une utile mise au point terminologique (parmi bien d'autres dans l'ouvrage⁴) en distinguant théories, doctrines, idéologies (pp. 153-157), est consacrée à l'élaboration – second « plat de résistance » – de la notion d'*imaginaire socio-discursif*, l'imaginaire social étant défini, dans la lignée de Castoriadis, comme un « univers de signification fondateur de l'identité du groupe » (p. 158), P. Charaudeau se démarquant sur deux points, d'une part en marginalisant le rôle de l'institution, qui n'est pas un garant des imaginaires mais comme eux un produit du processus de socialisation, et d'autre part en les définissant comme des « imaginaires de vérité » (p. 159), la vérité étant elle-même définie en termes d'adhésion (il n'y a pas de vérité « en soi », mais les imaginaires sont essentialisés par les sujets auxquels ils permettent de se constituer une identité), ce qui lui permet de parler de *force* et d'*effet* de vérité (pp. 162-163) : la perspective reste ainsi expressément rhétorique. On pourrait d'ailleurs faire une petite analogie entre ces imaginaires et les *lieux* tels que les définissent Perelman / Olbrechts-Tyteca : comme eux, ils sont disponibles pour n'importe quel type de positionnement (voir p. 165 l'exemple de l'imaginaire de la « tradition ») et fonctionnent comme garants préconstruits, la seule différence – de taille – étant que les imaginaires comportent des objets axiologisés positivement (c'est-à-dire des « valeurs »), à la différence des lieux, dont l'orientation argumentative repose sur des axiologies qu'ils ne définissent pas⁵. Les imaginaires, eux, définissent, voire sont, un ensemble de valeurs : c'est en cela qu'ils sont créateurs de sens et permettent aux identités de se constituer. À partir de là, l'auteur passe en revue, de manière éclairante, quelques-uns des principaux imaginaires de vérité où les discours politiques puisent leur force persuasive, et les ethos, leur force d'identification : imaginaires de la « tradition », de la « modernité », de la « souveraineté populaire », dont sont détaillées différentes variantes discursives correspondant à autant de pôles mythiques (p. ex., pour le dernier, le droit à l'identité, l'égalitarisme, la solidarité : p. 177 *sqq.*). On peut seulement trouver dommage que les passerelles entre ethos et imaginaires ne soient mentionnées que çà et là (p. ex. p. 184, n. 467), alors qu'il est probablement des correspondances privilégiées – au point que le terme de « solidarité », par exemple, définit à la fois une figure d'ethos (p. 125) et un imaginaire (p. 177, p. 183 *sqq.*).
- 6 Venons-en pour finir au bilan qui clôt l'ouvrage. L'objectif ultime de l'étude, annoncé d'emblée, est de contrer la thèse répandue, quasi-doxale, de la « dégénérescence du politique » – de la dissolution du débat d'idées au profit de la bataille des images, de l'élaboration réfléchie et négociée de projets de vie collective envisagée sur le long terme au profit de la mise au point de discours à consommation immédiate, voués à l'éphémère, et à réguler au jour le jour la cote de popularité des acteurs politiques : bref, de la dissolution du politique dans le médiatique. Il est vrai qu'à se gargariser de ce qui est presque devenu un lieu commun, on risque de provoquer (ou d'accélérer) le phénomène, s'il n'est, comme on veut bien le croire, totalement avéré. Il n'empêche, P. Charaudeau a bien du mal à ne pas faire chorus avec le discours de constat de dégénérescence (s'il reste, dit-il, des lieux où le *logos* politique est préservé, c'est

souvent « sans la présence des hommes politiques » : pp. 238-239), se contentant de le tempérer, et de proposer – mais c'est un vœu, non un constat – une nouvelle éthique politique. Mais après tout, quelle serait l'utilité des diagnostics, si ce n'était pour indiquer une voie à suivre ? Rares sont ceux qui, en analyse du discours, se risquent à le faire, et P. Charaudeau ne se dérobe pas, tout en restant mesuré. Il suggère que ce que l'on taxe de « dégénérescence » du politique n'est peut-être que la forme particulière que notre époque, avec ses spécificités propres (en particulier le rôle des médias), donne à ce qui serait structurellement inhérent au discours politique, à savoir l'importance fondatrice des affects dans l'adhésion à ces imaginaires partagés ou partageables qui permettent à une société d'être (avant même d'être telle ou telle) : forme particulière, et structure sous-jacente, que le propos s'attache à expliciter conjointement. Particulièrement suggestive est l'idée de la disparition des « masses » comme auditoire homogène (p. 202 ; voir aussi p. 215), ce qui inciterait les discours politiques à puiser dans plusieurs imaginaires pour chercher le plus grand commun dénominateur (p. 188 *sq.*, p. 219, pp. 232-234, etc.), et à produire ainsi un discours pauvre ou général (p. 222). Suggestive encore, l'idée que l'éviction (via les médias) des relais d'opinion (p. 226) renforce la tendance de l'ethos à prendre le pas sur le logos (pp. 235, 236), au point que celui-ci se trouve réduit à la portion congrue – ce que l'auteur ne tient pas pour dramatique, mais symptomatique de ce qu'une nouvelle identité est à construire : enjeu actuel pour la démocratie, pour laquelle il est permis de ne pas être pessimiste – le jeu des masques politiques n'étant pas inéluctablement une mascarade ou un jeu de cache-cache, mais bel et bien, et toujours, une condition *a priori* d'existence (d'apparition) du collectif.

NOTES

- 1.. On s'aligne dans ce compte rendu sur la translittération utilisée par l'auteur, bien qu'on puisse l'estimer peu cohérente (il écrit *ethos*, *arété*, *technê* : p. 87).
- 2.. Reflet, pourra-t-on dire, de ce que le monde politique reste encore largement « androcentrique » – voir à ce sujet un récent numéro de *Mots* (n° 78, juillet 2005) sur les *Usages politiques du genre*. Toujours est-il que la question, essentielle pour la réflexion sur les identités collectives, n'est qu'effleurée par P. Charaudeau (p. 107, et en filigrane p. 210).
- 3.. Il est très étonnant que P. Charaudeau n'ait pas réagi au dispositif proposé par l'émission « Tire ta langue » (*France Culture*, 20 septembre 2005) où il était interviewé sur son livre, et où le journaliste avait demandé à l'acteur Ph. Faure de lire « en voix blanche » des discours de R. Barre, F. Mitterrand, J.-M. Le Pen. Hors des circonstances de leur énonciation, sans l'engagement personnel de celui qui devait les porter, ils perdaient toute leur force de persuasion ; on pouvait s'attendre à ce que ce fût là le but de la démonstration (le journaliste ayant d'ailleurs signalé que dans l'enregistrement du discours de F. Mitterrand il y avait à l'origine « un souffle, un frétillement » évidemment absents à la lecture blanche) : or, tout au contraire, non seulement P. Charaudeau n'en a rien dit (question de montage de l'émission ?), mais encore il s'est à

chaque fois référé à ces discours sous l'appellation de « textes », fortement colorée d'une référence à l'écrit. S'agissait-il de faire plus aisément des « analyses de contenu » en dégageant le logos des interférences de l'affect ? On ne peut le supposer : cela va à l'encontre des thèses développées dans l'ouvrage (p. 91 : « il ne faut pas séparer l'ethos des idées »).

4.. On regrette, à ce titre, l'absence d'un index des notions, à côté de celui des noms.

5.. Par exemple les lieux de la quantité ne fournissent d'arguments favorables que s'ils portent sur des objets positifs.